

## Écrivain et professeur

*Jacques Brault*

Oui, je crois maintenant qu'écrire et enseigner ne forment qu'une seule et même activité. Cette conclusion, propre à mon cas personnel, je n'oserais en faire une règle générale. La plupart des écrivains pratiquent le "second métier," ils sont notaires, médecins, diplomates, journalistes, réalisateurs de radio ou de télévision. D'autres travaillent ici et là ou s'emploient . . . comme professeurs, faute de mieux. Chacun sait que les conditions actuelles de l'enseignement ne favorisent pas toujours la réalisation d'une oeuvre littéraire; bien plus, le professorat détourne souvent de la littérature dans la mesure où celle-ci nécessite qu'on s'adonne au langage comme à une passion et non pas qu'on en use comme d'un gagne-pain ou comme d'une justification sociale ou comme d'un intérêt purement académique. Car la création, dans quelque ordre que ce soit, mobilise toutes les énergies diurnes et toutes les errances nocturnes, elle est jalouse et même tyrannique, elle ne tolère pas

qu'on perde son temps loin d'elle. J'aurai mis vingt ans à comprendre cela. Et à l'accepter. Depuis mon adolescence, j'ai cherché à concilier l'inconciliable. Ecrire, gagner ma vie en écrivain tel était mon rêve. Mais j'eus la chance d'éprouver deux passions-soeurs: la poésie et la philosophie. Or, aucune de ces deux "expériences" ne peut constituer un véritable objet d'enseignement, bien qu'il existe dans chaque université un lieu, un département, où l'on donne des cours, sanctionnés par des crédits et des diplômes, qui, paraît-il, rendent les enseignés compétents en matières poétiques et philosophiques. On ne s'avise guère, même de nos jours, qu'un poète et un philosophe n'ont dans la cité aucun statut social et économique. Quant aux fameux cours de création littéraire (les "creative writing" importés des U.S.A.), il me semble qu'ils ne servent qu'à donner le change: les questions de métier et de techniques mises à part, que faut-il pour être poète et philosophe, sinon une totale disponibilité ce que faute de mieux j'appellerai l'âme du monde? C'est là un point de vue romantique, j'en tombe d'accord. Je veux faire entendre que l'essentiel en poésie et en philosophie ne s'enseigne pas, de quelque façon qu'on s'y prenne. L'interrogation métaphysique naît de l'étonnement, et pour s'étonner, rien ne vaut la méditation profonde, le doute radical, la mise entre parenthèses de tout le grouillement quotidien. L'expression lyrique, elle, s'appuie sur la même base: elle nie la grammaire, contredit le code des échanges langagiers, et avec elle rien ne va plus de soi.

En de telles dispositions, que pourrais-je donc enseigner? Une chose, une seule, fort simple, et qui correspond à l'acte d'écrire: la lecture. Mes étudiants ont gagné des crédits et reçu des diplômes comme les autres étudiants, ils ont parcouru un *cursus* normal d'études universitaires, mais je ne leur aurai enseigné qu'à répondre aux écrivains (surtout aux poètes et aux philosophes), et cela aussi n'a guère de statut social et économique. Mais au moins, cela est un objet d'enseignement réel et sans fausse représentation. Oui, j'entends l'objection des "macluhaniens": la lecture n'a plus d'avenir (ni l'écriture), à quoi bon mener ce combat d'arrière-garde, si ce n'est pour notre propre satisfaction, ou pour légitimer notre activité de professeur-écrivain? La question est vicieuse. Car elle fait bon marché autant de l'avenir que du passé. Quel médium électronique nous donnera mieux accès aux *Dialogues* de Platon et à la *Divine Comédie*? Ou encore à *Ulysse*, au *Procès*, à la *Recherche du temps*

*perdu*? Et qui décidera (et au nom de quoi?) que demain plus aucun homme n'aura envie d'écrire là où les paroles ne suffisent plus? La nouvelle orthodoxie des *mass-media* ignore ou méconnaît la différence essentielle de l'écriture et de la parole, sous le prétexte en partie justifié que depuis la Renaissance on a entouré l'écriture d'une espèce de révérence aristocratique et qu'on a abandonné la parole au menu peuple et aux professionnels de la politique. Le développement des moyens de communication me paraît avoir réussi à montrer par la négative que la littérature, justement, n'est pas un moyen de communication, du moins dans son projet fondamental. Et qu'inversement la lecture ne s'inscrit pas dans un réseau de dialogue fonctionnel, à l'instar du téléphone. Je fonde ces assertions sur ma double expérience d'écrivain et de professeur. D'ailleurs, je vois que l'erreur grossière de ces prophéties "macluhaniennes" s'enracine dans une fausse conception de la poésie et de la philosophie, fausse conception à laquelle le manque de savoir-lire donne bonne conscience. Ni Villon, ni Donne, ni Hegel ne sont réductibles à la culture de leur temps et de leur pays. L'essentiel de chacun d'eux voyage en notre monde et y habite plus authentiquement que beaucoup d'entre nous. L'écriture, certes, se transforme à l'image des langues, mais son rythme évolutif ne coïncide nullement avec celui de la parole. Un soir de désœuvrement, j'ai pris les *Lais* de Marie de France, j'ai ouvert au hasard et j'ai lu. Le miracle, une fois encore, a opéré. De cette femme inconnue, qui vécut au douzième siècle, qui avait la voix rauque ou douce (je ne sais), les yeux noirs ou bleus (je ne sais), qui fut jolie ou laide (je ne sais), amante ou fermée aux amours (je ne sais), de cette femme disparue sans laisser de trace, me venait par la médiation de l'écriture, une émotion, une chaleur, une intimité, bref une présence indiscutable de quelque chose qui n'est ni elle ni moi mais un fragment de langage, une parole déchantée des paroles, impérissable jusqu'à maintenant, chercheuse d'avenir, révélatrice d'un ailleurs en ce monde actuel, bref une réalité langagière dont ni le cinéma ni la radio ni la télévision ne peuvent aujourd'hui se porter garant ou acquéreur. Cette lecture, j'en ai par la suite fait un objet d'enseignement qui je crois a porté fruit.

Il n'empêche que je demeure perplexe au sujet de la relation écrivain-professeur chez un même individu. Pendant des années, pénibles, angoissées, je me suis appliqué, sur le conseil de Rimbaud,

à "dérégler tous mes sens". Je veux dire que j'essayais de me déstructurer, de me défendre des habitudes mentales qui président à l'enseignement traditionnel, plus communément nommé "magistral", et où le professeur donne un cours à la manière d'une causerie ou d'une conférence, avec ordre, clarté, une pointe d'élégance dans l'expression et une légère teinte d'ironie, histoire de détendre les fidèles auditeurs. C'est du moins le style qu'impose l'université d'inspiration française et latine. A vrai dire, je n'ai jamais très bien réussi dans ce genre poli-pédant et volontiers jargonard. Pas une seule fois je n'ai pu écrire mon cours avant de le donner. Résultat: je multipliais les parenthèses et digressions où dans le feu de l'improvisation je m'abandonnais sans frein à la passion d'écrire . . . oralement. Puis vint le temps des séminaires, des travaux pratiques en groupes restreints, des ateliers de recherche commune. Alors, l'écrivain en moi a cessé de nuire au professeur. C'est ainsi que l'an dernier j'ai consacré avec une dizaine d'étudiants un semestre entier à la lecture des poètes français du vingtième siècle. Sur la table, aucun commentaire, aucune biographie, aucun livre d'histoire ou de technique; uniquement des poèmes. Nous les lisions à haute voix et nous échangeions librement autour de nos lectures. Cette petite aventure m'a débarrassé d'une illusion.

Un écrivain n'a pas à changer de personnalité (ou de peau) quand il fait fonction de professeur. Ni un professeur quand il se met à écrire. Car l'engagement, au fond, reste le même, et aussi total. S'il y a des choses qui ne s'enseignent pas, il y a aussi des choses qui ne s'écrivent pas. Par exemple, la réaction toute vive d'un groupe à la lecture d'un texte ou encore mieux: le rapport qui s'établit entre un texte et son lecteur, car *la véritable lecture ne peut être que silencieuse* (certains critiques l'oublient trop souvent!) même si elle s'opère à haute voix. Ensuite, un écrivain gagne énormément à sortir de son univers, à se purger de sa schizophrénie latente. L'enseignement, qui repose sur le dialogue, offre le meilleur remède à ce mal. Et un professeur qui s'adonne à la création littéraire en arrive tôt ou tard à pénétrer plus vite et plus fidèlement l'enjeu formidable de la partie qui se joue chez chacun de ses étudiants (du moins en littérature et en philosophie).

Mais je persiste dans ma perplexité. L'université d'aujourd'hui a beau être l'endroit qui reflète le plus clairement l'évolution de

notre société et surtout les mutations qualitatives du savoir, je me demande si pour vivre intégralement l'aventure poétique et philosophique je ne devrais pas me libérer des contraintes du professorat. Comment protéger, comment aviver une certaine sauvagerie intérieure sans laquelle on étouffe la fraîcheur native de l'écriture? Le métier de professeur exige qu'on s'informe, qu'on réfléchisse, qu'on soit "dans le coup" de l'actualité. Et que cet acquis incessant passe au crible de la conscience critique. Quand j'écris un poème (ou quand je le laisse s'écrire), j'oublie tout, y compris le dictionnaire, j'oublie l'entourage et surtout je m'oublie moi-même. Cette absence peut se prolonger plus longtemps qu'il ne faudrait, et déjà les étudiants sont là, pleins de questions auxquelles on ne peut aucunement se dérober.

La condition d'écrivain-professeur reste contradictoire (comme beaucoup d'autres conditions). Quitter l'enseignement ne résoudrait rien, puisque la contradiction est inhérente à la vie d'écrivain et au métier de professeur. Dans les deux cas, l'essentiel nous échappe. D'une part, nous ne pourrions jamais *enseigner* l'unique nécessaire de l'écriture (pourquoi vivre?) d'autre part, nous ne pourrions jamais *écrire* ce bel objet d'enseignement: la grammaire.

Pourtant, j'affirmais d'entrée de jeu qu'écrire et enseigner ne forment qu'une seule et même activité. Pourquoi la vérité de tous les jours ne serait-elle pas contradictoire? Et heureuse par cela même qu'elle n'est pas comblée que son double, négatif ou positif, la rappelle au devoir d'aller de l'avant, d'explorer l'inconnu, de trouver son repos dans une nouvelle espérance: celle de l'autre?